Venise, troisième chant - Regard sur Venise -

Ce qui retenait le plus, dans ces petites rues que les touristes ne fréquentaient que peu, c'étaient les enfants et les chats. Ils faisaient bon voisinage. Ils vivaient ensemble. Ils n'avaient pas su rester à l'intérieur surchauffé des maisons et c'est pour cela qu'ils avaient gagné la rue pour s'installer sur un pont, près d'une barrière de fer forgé dont le travail était admirable. Alors près d'un pilier, un chat tout blanc dormait. Mais il ne le faisait jamais que d'un œil et savait par exemple que vous vous étiez approché de lui. Toutefois, comme il n'avait décelé en vous aucun geste menaçant, il avait à nouveau fermé les yeux pour retrouver son état de veille. Les enfants regardaient les chats, que parfois ils prenaient dans leurs bras pour leur faire quitter le pont et regagner la petite rue.

Et ils étaient là, eux tous, les gamins, sur les petits ponts, près des maisons, qui se tenaient aux barrières. Parfois ils grimpaient dans les barques et c'était alors déjà comme une aventure. On entendait le clapotis des vagues contre la coque de bois et le temps soudain n'avait plus la même consistance pour prendre celle de l'éternité.

Rentrer avant que la nuit ne tombe sur la cité. Alors l'obscurité aurait pris les rues et les canaux, les ponts et les escaliers. Et dans les façades lépreuses s'ouvraient de multiples fenêtres, et près d'un pont, toujours ils sont en dos d'âne afin de laisser passer la circulation fluviale, gondole en particulier, un lampadaire donnerait une lumière diffuse sur les marches grises que personne à cette heure n'empruntait plus. L'humanité se cachait désormais dans des appartements surpeuplés en cette époque désormais oubliée, dans la lumière crue des lampes et des néons, tandis qu'on aurait laissé derrière soi un monde d'ombres et presque d'inquiétudes si l'on n'avait su que la ville demeure sûre où le meurtre n'est pas de coutume.

Et eux tous, de ces enfants que l'on voyait alors si nombreux, étaient à l'écart du monde, on veut dire par là des quartiers animés où il était impossible de jouir d'une telle quiétude. On préférait de telle manière ces rues non pas désertes mais calmes, où la vie s'étirait tout au long de journées toutes pareilles et sans remous, sans aventure, sans rien qui ne trouble. On vivait, simplement.

C'avait été des maîtres dans l'art du fer forgé. Il y en avait partout, au bord des ponts, il ne serait tout de même pas agréable de tomber dans le canal un soir que vous auriez trop bu, sur l'accotement que l'on trouvait longeant des canaux, et bien sûr aux fenêtres basses afin que les voleurs n'y pénètrent pas. Pas de meurtres certes, mais méfiance quand même.

Et les jours de pluie les pavés que le pas des hommes avait lustrés au cours de multiples générations, luisaient doucement sous une lumière grise. Elle était là, sur un quai quelconque, avec son grand parapluie noir ouvert et donnait la main à son enfant encapuchonné dans une grande pèlerine d'où n'émergeait que son visage. Ils n'avaient aucun but, semblait-il, ils étaient là, au bord de la lagune,

Venise est pleine de lions en pierre et de chats paisiblement assis, au seuil des maisons, dans l'orbe de leur queue. Les chats font des yeux heureux dans la voluptueuse Venise, et leur fourrure brille.

ANDRÉ SUARÈS

avec, qui se profilait sur le ciel gris, un quartier de l'autre rive, un lampadaire magnifique à trois branches tandis qu'une barque passait avec des rameurs, ils étaient deux, qui ne s'abritaient même pas de la pluie. C'était un moment de la vie de cette cité, un moment commun et rare pourtant dans la beauté de cette lumière grise et de ces quelques éléments qui constituaient un tableau nostalgique.

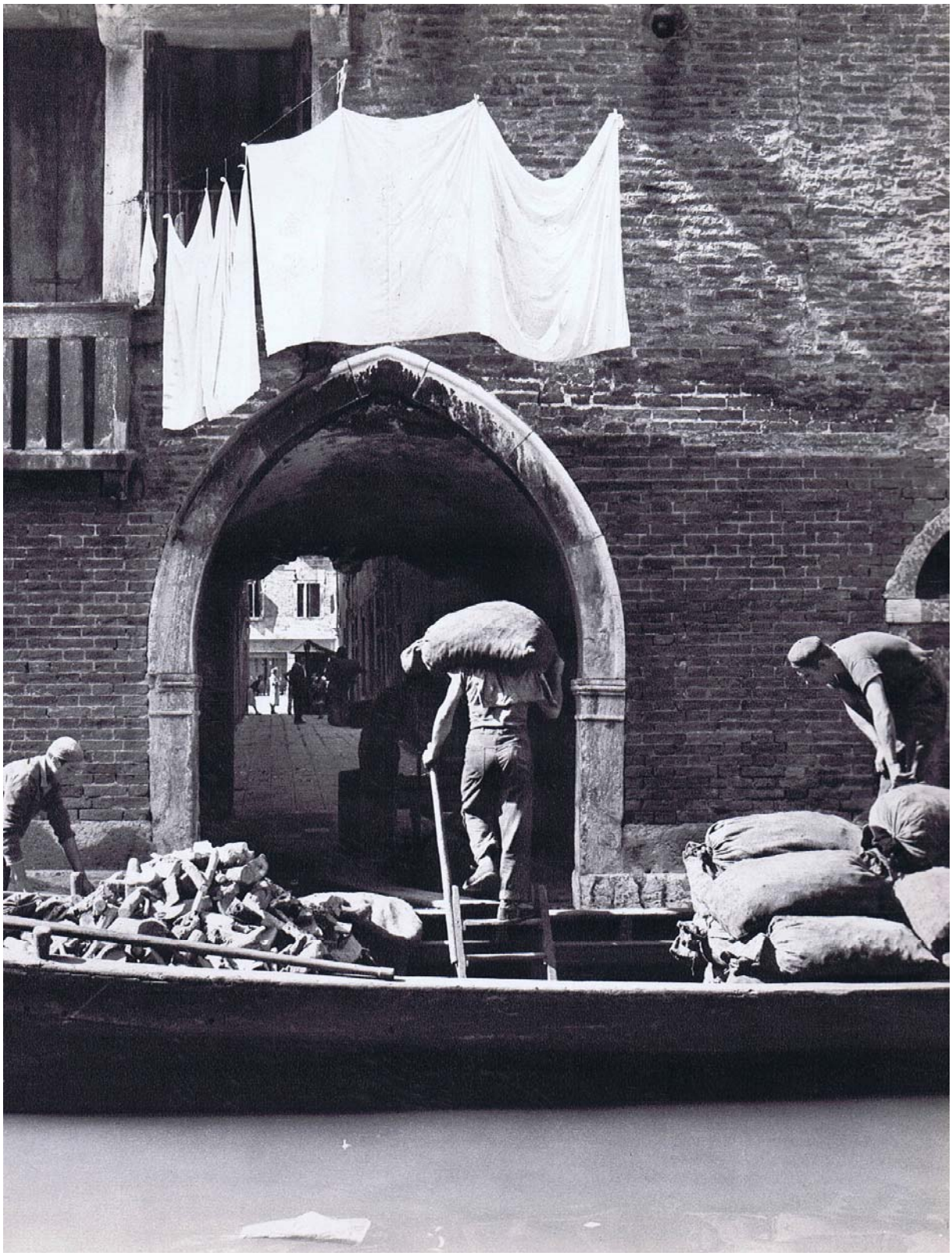
On voyait les toits, les tuiles, les romaines. Et quand on se rapprochait, on découvrait que les tuiles cassées servaient surtout à recouvrir les tuiles de base qui constituaient les gouttières. Aucune tuile ainsi ne se perdait. Et plus le temps passait, plus les fragments diminuaient de longueur, jusqu'à ce qu'il soit enfin venu le temps de refaire son toit. Alors les morceaux désormais sans utilité étaient jetés en vrac et dans un grand bruit de casse dans une barque attachée au pied même de la grande façade.

Il ne s'agissait parfois pas d'adultes qui osaient monter sur le toit. On envoyait les jeunes gens qui n'avaient pas le vertige, ou pas trop. Ils travaillaient assis à remettre les tuiles, à les contrôler. Ils s'approchaient du bord du toit, et les deux pieds dans la chéneau, ils jetaient un coup d'œil un peu inquiet au canal qui paressait à dix mètres au-dessous d'eux. Mais parce qu'ils avaient les pieds bien appuyés dans de telles coulisses en fer blanc, solides encore pour beaucoup, ils n'avaient pas peur. Ils étaient là, assis sur les vieilles tuiles, et regardaient la ville de haut. Que de toit, et tous faits des mêmes tuiles. Des milliers de toits, et des millions de tuiles que l'on avait apprêtées dans des usines du continent. Certaines, les plus anciennes, avaient encore été faites à la main. On voyait la marque des doigts dans la matière cuite. Leur labeur ainsi s'était inscrit dans la matière même des tuiles, mais qui savait encore le voir, si haut, et puis qu'importait finalement à ces jeunes gens que l'on devinait penser à tout autre chose qu'au labeur incessant de l'homme, qu'à l'étrangeté de sa destinée qui n'est que celle de passer. Si vite. Avoir été ou pas, qu'elle importance, en somme, puisque tout devra se finir, et qu'un jour, même ces tuiles se seront fragmentées à un point tel qu'elles ne seront plus que poussière. Poussière dans un peu d'eau, et puis c'est tout. L'eau éternelle. Eternelle ? Et puis encore. Qui sait si elle ne disparaîtra pas à son tour. L'eau qui s'use, l'eau qui s'évapore, l'eau qui disparaît si précieuse pourtant dans l'immensité de l'univers.

Une barque s'était mise à quai sur laquelle on voyait un monceau de bois, et puis du bois aussi en sac, des sacs de plus ce cinquante kilos que l'on se mettait sur le dos avant d'aller les décharger au fond d'une ruelle dont l'ouverture dans la façade principale étaient en ogive. Une échelle permettait de monter de la barque sur le quai, avec son sac de plus d'un demi-quintal sur les épaules sur lesquelles, pour se protéger, on avait mis un autre sac vide. Et l'on allait ainsi du fond de la ruelle à la barque, et de la barque au fond de la ruelle, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule bûche dans l'embarcation, que quelques vagues morceaux d'écorce. Alors peut-être que l'on retournerait au continent prendre un nouveau chargement. Et il en serait ainsi toute la journée, charger et décharger, aujourd'

hui et demain encore, et après demain, de telle manière tout au long de l'année. Et même d'une vie. Et si ce n'est pas du bois, du charbon ou un autre combustible. On charrie. On en a fait une profession. On connaît la ville comme sa poche. Aucun numéro, aucune rue qui ne nous soit étrangère. On connaît tout, à force de naviguer, et de décharger, et d'avoir le soir si mal aux dos et aux épaules.

Les enfants se penchaient par-dessus le mur et mettaient à l'eau des navires miniatures que pourtant ils ne laissaient pas aller de peur qu'ils ne s'en aillent au large. Juste les faire flotter et puis les reprendre.

Là-bas, plus loin, sur une autre île de moindre importance, du linge blanc séchait sur l'herbe. Il faisait si chaud et si calme aussi, qu'il n'y avait aucun risque qu'un vent quelconque ne les emporte. C'était un bel après-midi de juin, et le souffle léger qui venait de la lagune ne gênait en rien, bien au contraire, des activités si paisibles dont la trace se perdrait aussitôt celles-ci vécues. Et c'est sans importance. Car alors on vivait. Simplement. Et les questions, ce serait pour plus tard. Ou bien même jamais !

Les deux photos qui précèdent ainsi que celle qui suit, sont de Fluvio Reiter, extraites de : Venise à fleur d'eau, La Guilde du Livre Lausanne, 1954.